

tune, et que la France recevait à peine de ses nouvelles, il préparait un nouveau passage plus sûr et plus grand que le premier.

CLVIII. Par une sombre nuit d'été, où au bruit du tonnerre se mêlait celui de l'artillerie, quatre ponts, dont un d'une seule pièce, furent jetés en moins de deux heures, et le soleil se leva sur soixante-dix mille hommes rangés en bataille sur l'autre rive, et suivis bientôt de quatre-vingt mille autres. Stupéfait de cette promptitude, l'ennemi passa la journée en préparatifs, et le soir, l'armée entière, fière de ce premier succès, bivouaquait au pied des hauteurs de Wagram sur une ligne de trois lieues. Le lendemain, suivant son habitude, Napoléon ne laissa en ligne que le strict nécessaire, et avec le reste résolut d'enlever au centre le plateau de Wagram. Mais, bien que braves, ses troupes n'étaient plus solides comme autrefois. Sa gauche recula devant les masses autrichiennes qui cherchaient à l'accabler pour s'emparer des ponts. N'osant l'abandonner à elle-même, il envoya à son secours les réserves qu'il gardait pour décider la victoire, et quand, le soir, il eut conquis la ligne des hauteurs, l'archiduc Charles se retirait en ordre, ne laissant que vingt canons (1809).

CLIX. Jamais campagne n'avait été plus meurtrière, et n'avait produit moins de résultats. Le patriotisme des Allemands commençait à égaler la bravoure des Français; en croissant de part et d'autre, le nombre des combattants paralysait l'action du génie, et rendait les chances plus égales. Évidemment l'étoile de Napoléon avait commencé à pâlir. L'Autriche, qu'il prétendait effacer de la carte d'Europe, l'avait tenu en échec à elle seule. Affaiblie et non détruite, elle restait fière de la lutte qu'elle avait soutenue, et demandait une paix qu'il n'eût pas été sage de refuser. Elle en fut quitte pour quelques lambeaux de territoire en Allemagne et pour la Galicie, réunie au grand-duché de Russie.

CLX. Ce dernier sacrifice était un pas vers le rétablissement de la Pologne, question qui ne se pouvait étouffer, et que l'impérissable

force de la justice ne cessait de réveiller. Inquiet, Alexandre mit désormais pour condition à son amitié l'abandon de cet infortuné pays. A cette heure s'agitait avec lui un projet non moins décisif. Mécontent de ses frères et désireux d'une postérité directe, Napoléon aspirait à rompre son mariage avec Joséphine, et cherchait en Europe une princesse assez riche pour payer l'honneur de sa main. L'Allemagne était à ses pieds; la Russie seule semblait digne de lui. Cette alliance schismatique lui assurait l'empire de l'Occident. Mais ce partage même du monde révolta son orgueil. Se laisserait-il dicter des conditions par ces barbares du Nord que l'Europe avait jusqu'alors méprisés? Et s'il fallait les avoir pour amis ou pour ennemis, ne valait-il pas mieux les refouler dans leurs déserts que d'être honteusement leur égal et leur frère?

CLXI. Ce superbe instinct de la vérité changea en un clin d'œil les plans du conquérant. Il se retourna vers l'Autriche, demanda et obtint une de ses archiduchesses, et, après avoir fait annuler son premier mariage par une commission d'évêques, il épousa Marie-Louise avec le cérémonial usité jadis par Louis XIV, par Louis XV et par Louis XVI (1810). C'était, après tout, rentrer dans la politique catholique de la civilisation et de la liberté des peuples, et s'unir à une nation brave, honnête, loyale, qui après tant de revers se résignerait volontiers au second rang. Mais encore, pour que cette alliance fût sérieuse, sincère et même honorable, en un mot, pour qu'elle pût remplacer celle de la Russie, fallait-il relever l'Autriche, la délivrer des marques de méfiance dont elle était entourée, en faire une amie et non une esclave. A ce prix elle concourrait au rétablissement de la Pologne, qui intéressait si vivement sa propre sécurité, et elle se chargerait d'apaiser les craintes et les haines de l'Allemagne. A ce prix tant de sang n'aurait pas été inutilement versé, et la prépondérance de la France deviendrait encore un bienfait pour le monde. Napoléon ne le comprit pas. Il trouva qu'il faisait déjà trop d'honneur à des vaincus, et ne leur céda rien.

CLXII. Même aveuglement dans l'ordre moral. Si ce second mariage pouvait véritablement être autorisé, le pape seul était juge en dernier ressort de cette question sacrée, et nul pontife n'offrit jamais plus de garanties d'équité, de douceur, de bienveillance. Loin de le consulter et de chercher en lui la force que l'épée la plus glorieuse ne saurait conquérir, Napoléon le tenait captif, le faisait enlever de Rome et transporter à Grenoble, puis à Savone, abolissait hautement la souveraineté temporelle du saint-siège, et bravait les foudres de l'excommunication. Quelques cardinaux, ayant protesté contre ces violences en refusant d'assister à son mariage, se virent condamnés à la prison ou à l'exil; au mépris du concordat, vingt-sept évêques furent nommés sans institution canonique; en Italie, les ordres religieux furent dispersés, les biens ecclésiastiques confisqués, les cures et les évêchés supprimés par centaines. Mêmes excès en Espagne, où, divisés par l'égoïsme, fils de la tyrannie, et jaloux les uns des autres, les lieutenants de l'empereur faisaient main basse sur les tableaux ou sur l'orfèvrerie des couvents, et perdaient chacun leur temps à faire fortune ou à conquérir une gloire isolée.

CLXIII. Des revers étaient l'inévitable fruit de ces tiraillements. Les Anglais en profitèrent pour s'établir de plus en plus solidement en Portugal, et pour faire au cœur de l'Espagne de redoutables et victorieuses incursions. Mais, sauf cette infidélité, dont

Napoléon essayait de se dissimuler l'importance, la fortune continuait de lui sourire, et l'encourageait à de plus grandes folies encore, seules capables de renverser sa puissance. Wagram avait soutenu le prestige un instant ébranlé de ses armes. Fascinée par cette gloire qu'elle partageait, la France avait repris confiance dans l'étoile de son maître;



Madrid capitule et reconnaît le roi Joseph. (P. 358.)

l'Allemagne tremblait encore une fois devant lui; la Suède lui avait demandé pour roi un de ses généraux, protestant comme elle, le maréchal Bernadotte; les Polonais eussent été trop heureux de confier leur couronne au maréchal Davout; enfin, bien que refroidie, la Russie désirait la paix, et craignait d'être frappée à son tour jusqu'au fond de ses lointaines solitudes.

CLXIV. La naissance d'un fils vint couronner cette éclatante et perfide prospérité. De plus en plus aveuglé, Napoléon nomma cet enfant roi de Rome: nouvel outrage pour

Pie VII prisonnier. A l'occasion du baptême, il convoqua un concile national, dont il espérait opposer les décisions à l'autorité du pape: triste appel aux institutions représentatives, dont il avait plus que personne dédaigné les suffrages, et qui se retournèrent dans la suite contre son propre pouvoir. Alors que tout le monde était prosterné aux pieds du conquérant, dignes du souverain pontife, les évêques déployèrent un courage inconnu de leurs contemporains, et exprimèrent unanimement le vœu que, comme gage d'une paix sincère, Pie VII fût mis en

vèrent de paralyser ceux qui restaient fidèles à leur drapeau.

CLXXI. Mêmes désastres sur les ailes. Arrivé à Smolensk, où il comptait prendre enfin ses quartiers d'hiver, Napoléon apprit qu'au nord et au sud ses armées étaient battues, et que quatre-vingt mille Russes remontaient la Dwina et le Dniéper pour lui couper la retraite sur la Bérésina, à la frontière naturelle de l'ancienne Pologne. Il fallut repartir en toute hâte. Une troisième armée le suivait depuis Moscou, et guettait le moment de tomber sur lui. Contre tant d'ennemis il ne restait que trente-six mille soldats en armes, longue colonne tout encombrée de bagages et de maraudeurs. A Krasnoï, les Russes la coupent en deux, et Ney reste cerné avec l'arrière-garde. Le brave des braves refuse de se rendre, part de nuit, passe le Dniéper sur la glace, voyage trois jours au milieu d'une nuée de Cosaques, et ramène le cinquième des soldats. Alors que tout semble perdu, il reste encore avec de tels hommes une lueur d'espoir.

CLXXII. Pourtant le plus grand péril n'est point passé. Comment se faire jour à travers les trois armées russes qui se sont donné rendez-vous sur les bords de la Bérésina, et qui ont juré d'y venger leur patrie? Par bonheur, la rivière est mal gardée; un passage est découvert; deux ponts de chevalets sont jetés à la hâte; après trois jours de combats, vingt-cinq mille Français échappent miraculeusement à leur perte et suivent sans obstacle la route de Pologne. Plus impitoyable que l'ennemi, le froid les réduit bientôt à douze mille.

CLXXIII. L'armée n'existait plus, mais elle avait sauvé son honneur et son général : Napoléon vivait encore. En quelques mois la guerre de Russie lui avait coûté aussi cher que celle d'Espagne, et, cette fois, n'avait-il pas épuisé ses dernières ressources? Le charme tombé, l'Allemagne n'allait-elle pas secouer le joug de son oppresseur? La France enfin ne lui demanderait-elle pas un compte sévère du sang de ses enfants, prodigué en de si folles entreprises? Quel autre que lui était capable de relever l'édifice de sa puis-

sance, d'effacer la trace de pareils revers et de justifier sa domination par de nouvelles victoires? Sous le poids de cette inquiétude, Napoléon, au risque de sacrifier ses derniers soldats, se décida à les devancer. Il s'embarqua pour la France sur un obscur traîneau, traversa l'Allemagne comme un trait, et arriva à Paris avec la nouvelle de ses malheurs. Quelle différence avec son retour d'Égypte! Au lieu d'être jeune et invincible, prêt à réaliser de grandes choses, le voilà accablé par le malheur, irrité par la conscience de ses fautes, et par l'attitude des siens, plus prompts au blâme dans les revers que dans la prospérité. Autour de lui renaissent les murmures qui avaient jadis assiégé Richelieu et Louis XIV. Tant qu'il s'était agi de brillantes aventures, d'entrées triomphales dans les premières cités d'Europe et d'Orient, il était resté l'idole de sa patrie. Mais la France n'avait jamais été capable de la sombre persévérance et du courage impitoyable qui valaient aux Anglais la domination des mers. Peu désireuse de régner sur le monde, choquée des injustices commises, souffrant cruellement de ses derniers désastres, elle n'était retenue que par un reste de dévouement chevaleresque pour celui qui avait voulu la faire si grande, et elle blâmait tout haut une ambition qu'elle ne partageait plus. Ce n'était pourtant pas le moment des récriminations. Les débris de l'armée de Russie étaient bloqués à Königsberg et à Dantzick; la Prusse entière s'était soulevée avec un irrésistible élan; l'Allemagne était à la veille de suivre son exemple et de rejeter les Français de l'Elbe sur le Rhin. Où s'arrêterait cette chute rapide? Si fatiguée que la France fût de la guerre, il fallait que, par un dernier effort, elle donnât à Napoléon la force de la sauver, et que lui, sacrifiant son but chimérique, se contentât d'en faire la première, et non la seule nation de la terre.

CLXXIV. Hélas! s'il est difficile d'éviter les fautes, combien plus de les avouer à la face du monde et de se reconnaître justement vaincu! Rebelle aux coups de l'adversité, Napoléon se piqua d'être plus fort qu'elle et

de dicter encore, à lui seul, des lois à l'univers. La guerre d'Espagne, qui n'était plus qu'une longue suite de malheurs, ne fut pas abandonnée; le pape fut amené à Fontainebleau, pour s'y voir arracher la souveraineté de Rome et l'institution canonique des évêques; l'empereur d'Autriche, sincèrement désireux de la paix, proposant sa médiation et son alliance pour réparer l'isolement de la France, n'obtint que des refus ou des promesses trompeuses. A cinq cent mille jeunes conscrits, instruits et équipés avec une merveilleuse rapidité, de réparer les vides de la grande armée, de rétablir à Lutzen l'honneur de leur drapeau, de rejeter l'ennemi de l'Elbe sur l'Oder, et enfin de le forcer aux frontières de Bohême dans la belle position retranchée de Bautzen. Pour prix de ces victoires, l'Autriche offrit à Napoléon de lui conserver la Hollande et l'Italie; en échange, il eût sacrifié les villes hanséatiques, le protectorat de la Confédération du Rhin, et l'Espagne, qui à cette heure était perdue.

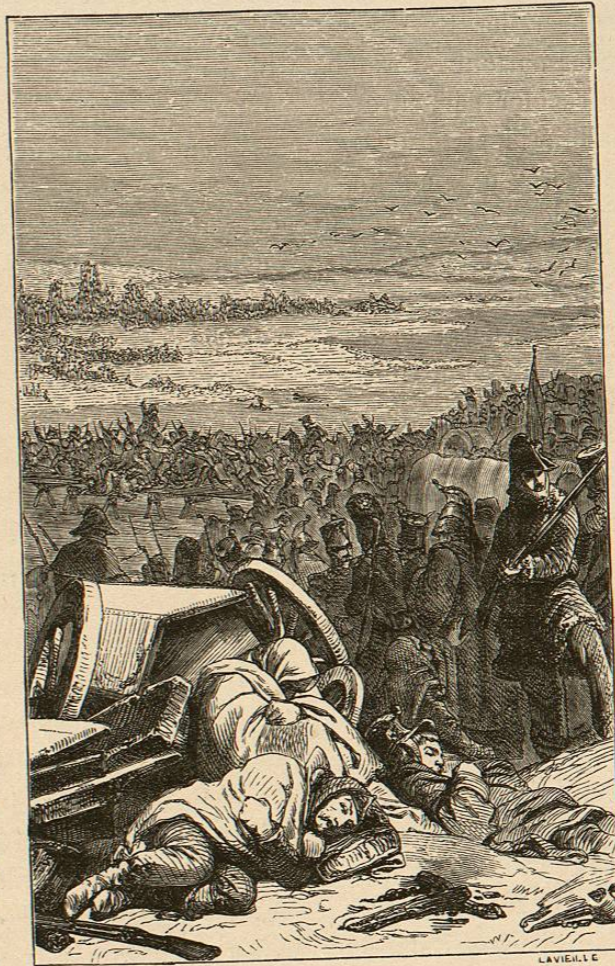
CLXXV. Le moment était solennel pour l'empereur. La centralisation administrative et les développements militaires, qui lui avaient permis de tenter des entreprises inouïes, l'avaient conduit à exposer les dernières ressources de la France et à lui préparer des revers également inouïs. A bout de sacrifices, le pays demandait impérieusement la paix. A moins de jouer ses derniers soldats et ses enfants de seize ans pour

une grandeur imaginaire, à moins d'être pour dominer l'Europe un maître de plus en plus violent, il fallait céder au vœu général et accepter des conditions dignes, après tout, de satisfaire un conquérant raisonnable. Malheureusement son pouvoir absolu le laissait libre de trancher ce grand débat et de décider seul, sans contradiction, sans obstacles,

la ruine de sa puissance. Livré à lui-même, son caractère impétueux lui permettrait-il de s'arrêter sur cette pente fatale? Après avoir été l'arbitre du monde, il allait devoir à l'Autriche ce qu'il garderait de ses conquêtes, et traiter d'égal à égal avec la Prusse, la Russie, l'Angleterre. Même une fois obtenu, ses ennemis se contenteraient-ils de ce premier sacrifice? Sous ce prétexte, qui flattait ses secrètes espérances, il éloigna de nouveau la médiation de l'Autriche, perdit ainsi le fruit de son mariage et sa dernière chance de salut, et contrai-

gnit son unique allié de se joindre à la coalition. De ce jour, peuples et rois s'unirent contre lui dans une guerre à mort, avec l'activité, le dévouement, l'enthousiasme que la France avait eus vingt ans plus tôt pour repousser l'invasion. Que faire contre l'Europe entière animée de telles passions?

CLXXVI. Cependant avec trois cent mille hommes répandus sur l'Elbe, l'empereur se flattait encore d'un côté de tenir tête à l'ennemi aux frontières de Bohême, de l'autre de l'enfoncer au nord, de lui reprendre Ber-



Désastre de l'armée française en Russie. (P. 364.)

liberté. Ayant manqué son but, le concile, à peine réuni, fut dissous. L'empereur remit la solution des affaires ecclésiastiques après celle d'un différend qu'il jugeait plus grave. Prêt à recommencer une nouvelle guerre, la plus vaste qu'il eût entreprise, il espérait soumettre tous ses ennemis, ou, pour mieux dire, l'Europe entière par la force de ses soldats, et faire fléchir le pape lui-même sous le prestige de la victoire, comme si la vérité et la justice pouvaient jamais être domptées par l'épée.

CLXV. Jusqu'alors l'Angleterre, du fond de son île, avait seule pu se jouer impunément du conquérant. Elle continuait à entraver la soumission de l'Espagne, à nouer des intelligences avec les mécontents d'Allemagne, et échangeait ainsi son rôle de dominatrice des mers contre celui d'un peuple libre aux prises avec l'oppresser du continent. Si Napoléon n'avait eu d'autre but que d'écraser cette vieille ennemie de la France et de délivrer l'Océan de ses rapines, qui oserait dire qu'avec son génie, son activité, ses soldats, il n'y serait pas parvenu? Mais, à l'exemple de Louis XIV, il poursuivait à la fois la ruine de l'Angleterre et la conquête du monde; l'une n'était qu'un prétexte pour arriver plus facilement à l'autre. Bien plus, dès la campagne d'Égypte, dès le camp de Boulogne, il avait cherché à dominer l'univers avant d'avoir terrassé les Anglais, se berçant de l'espoir de les vaincre plus tard. Fatale erreur; car qui retenait et décimait ses meilleurs soldats en Espagne? qui lui payait des ennemis en Allemagne et en Russie? qui, en un mot, l'empêchait d'asservir le continent, sinon les Anglais? Entraîné par son ambition à les combattre partout, excepté chez eux, il disposait en maître et en suzerain jaloux de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, d'une partie de la Pologne. Loin de chercher à se restreindre, il cherchait à étendre et à prolonger cette occupation de presque toute l'Europe, dans l'espoir d'en fermer les rivages aux marchandises anglaises et de tuer ainsi le commerce de ses ennemis. Ce plan, exécuté avec la dernière rigueur, venait joindre aux vexations politiques et religieuses un despo-

tisme économique frappant les intérêts matériels, souvent plus chers aux hommes que la grandeur et que la liberté, et élevant à un prix fabuleux les denrées coloniales dont le XVIII^e siècle avait partout développé la consommation. Il avait fallu beaucoup moins pour rendre la mère patrie odieuse aux États-Unis et pour provoquer la guerre de l'indépendance.

CLXVI. Arrivées à ce point, les fautes s'enchaînent et se suivent avec une triste rapidité. Sous prétexte de resserrer le blocus continental, la Hollande, les villes hanséatiques, une partie du Hanovre, enfin le grand-duché d'Oldenbourg, appartenant à un parent du czar, furent réunis à l'empire. C'était le comble de l'imprévoyance, si déjà une guerre avec la Russie n'était devenue indispensable pour la transformer d'égale en vassale et pour asseoir définitivement la prépondérance française. Tenté par la grandeur de l'entreprise et aimant toujours à aller au-devant du péril, Napoléon brusqua sans hésiter cette lutte lointaine, dernier pas vers la monarchie universelle qu'il avait rêvée, et qu'il se croyait près de réaliser. S'il avait eu pour le seconder l'élan de tous les cœurs, quelle croisade eût été plus belle, plus glorieuse, plus digne de succès? Délivrer la vieille Europe de la menace des barbares, n'était-ce pas justifier sa réunion en un seul empire? Mais les peuples, lassés dans leurs espérances ou froissés dans leurs sentiments les plus chers, rajeunis peu à peu sous les coups du terrible conquérant, aspiraient moins à le suivre qu'à secouer son joug et à vivre indépendants. Pour lui, oubliant qu'il avait lui-même ôté leur raison d'être à ses vastes projets, il ne songeait qu'à doubler encore une fois la puissance de ses armements. Six cent mille soldats ont passé les Pyrénées: la moitié ont péri; les autres s'épuisent en de stériles efforts. Le même nombre va entrer en Russie et lutter contre le patriotisme d'une nation également brave et pleine de foi, contre l'âpreté d'un climat non moins rigoureux. Les uns étaient l'élite des armées françaises; les autres, comme à Wagram, se composent en grande partie de jeunes con-

scrits et d'alliés peu sincères. Qu'importe? l'empereur espère tout réparer par sa présence, par son génie, par sa fortune; avec deux cent mille hommes sous la main, deux cent mille sur ses ailes, deux cent mille en réserve, il passe le Niémen, et s'enfoncé tête baissée sur la route de Moscou (1812).

CLXVII. Les six cents lieues qui le séparent de Paris, l'étendue du pays à conquérir et le nombre même de ses troupes déjouent sa prévoyance, son activité, ses plus belles combinaisons. Car c'est plus qu'un seul homme ne peut embrasser de son regard ou diriger de sa main. Par une sage tactique, l'ennemi augmente ces difficultés en évitant le premier choc et en se retirant au cœur même de la Russie. La poursuite la plus énergique, les manœuvres les plus savantes, n'aboutissent qu'à de meurtriers combats d'avant-garde à Vitepsk, à Smolensk; et les fatigues, les maladies, ont réduit les Français de moitié quand, arrivés le 5 septembre dans la plaine de la Moskowa, ils aperçoivent enfin les Russes, décidés à livrer bataille.

CLXVIII. A ce moment désiré, Napoléon semble soudain s'apercevoir des difficultés accumulées derrière lui. De là dans ses ordres une prudence, une temporisation, une lenteur qu'il aurait dû avoir en politique, mais qui deviennent fatales aujourd'hui qu'il s'est condamné à tout risquer dans une lutte de géants. Il donne à ses troupes une journée de repos. Les Russes l'emploient à compléter leurs retranchements, à armer leurs redoutes. Il a cent vingt-sept mille hommes sous les armes, et il hésite à tourner la gauche de l'ennemi, préférant l'attaquer de front dans sa forte position. Après quatre heures de combat, Ney et Murat sont maîtres des hauteurs; ils demandent des troupes fraîches pour enfoncer le centre russe et décider la journée. Trop loin pour tout voir et craignant de compromettre sa réserve, l'empereur refuse, et laisse l'ennemi se reformer. Les redoutes sont prises et reprises avec un incroyable acharnement; sur le même point, quarante-sept généraux sont tués ou blessés. A trois heures après midi, les Russes cèdent visiblement. Nouvelle occasion d'en finir avec

eux; nouveau refus de Napoléon. Il les laisse se retirer lentement de ce champ de carnage et s'adosser à un bois, où ils tiennent jusqu'à la nuit sous un feu de quatre cents canons. Ils avaient soixante mille hommes hors de combat; lui, seulement trente mille; mais il n'avait pris ni un drapeau ni un canon; il était à huit cents lieues de chez lui, dans un pays ravagé, à l'approche de la mauvaise saison, à la porte d'une capitale abandonnée de ses habitants et livrée à une bande de forçats déchainés (1812).

CLXIX. A la morne entrée des Français dans Moscou succède un incendie allumé sur mille points par d'invisibles mains, promené tour à tour par le vent sur tous les quartiers de la ville, menaçant d'engloutir dans son déluge de flammes la citadelle même du Kremlin. Moscou brûlé, il ne fallait plus songer à y passer l'hiver, mais bien à battre en retraite au plus vite. Pour la première fois de sa vie, Napoléon allait être contraint d'avouer qu'il avait eu tort, et qu'il n'était plus vainqueur. De jour en jour il reculait devant ce sacrifice, et chaque retard aggravait sa situation. En vain il cherchait encore à en sortir par quelque coup d'éclat, par quelque dessein merveilleux. Rendus impérieux par le malheur, ses lieutenants, la veille si dociles, osèrent discuter ses ordres. Il fallut renoncer à une marche sur Saint-Petersbourg et revenir simplement par où l'on était venu.

CLXX. Partis le 19 octobre, les Français suivaient péniblement cette route épuisée par leur premier passage, livraient de brillants combats d'arrière-garde et tenaient à distance les Russes qui les harcelaient, quand, au commencement de novembre, un hiver précoce éclata, et que la neige tomba par torrents, suivie bientôt d'un froid très vif. Mal nourris et mal vêtus, les hommes jonchaient la route de leurs corps. Les chevaux, n'étant pas ferrés à glace, ne pouvaient plus traîner ni voitures ni canons. Une moitié de l'armée se débanda, jeta ses armes et ne songea plus qu'à sauver sa vie à tout prix. Le désordre, le cruel égoïsme, l'avidité impitoyable de ces troupes sans chefs, ache-